

LITTÉRATURE NATIONALE ET RÉGIONALE

(*suite et fin*)

Mais doit-on considérer comme des corollaires évidents de cette thèse, les doctrines de la littérature régionaliste, les théories des fervents du terroir ? La littérature régionale a surgi un peu partout où l'on a cru que le meilleur moyen d'aimer la grande patrie était de chérir la petite. Cette littérature tend à exalter l'amour du sol ; à glorifier ce qui touche au pays, au village ; à célébrer les beautés familières que constituent nos parents, nos amis et toutes les choses qui, dans le mirage de nos souvenirs, s'imprègnent d'une infinie douceur poétique. Voici ce que dit du terroir une revue dont la mission est de le célébrer : " Le terroir, c'est la Canada français, le " pays de Québec " pour employer l'expression très juste de Louis Hémon. Nos collaborateurs ne fréquentent que la vraie école du terroir ; ils ne parlent que des choses de chez nous, et ne sortent pas du cercle de " nos gens " ; ils sont du pays de Québec, et ne veulent que relater les faits, les gestes et les choses du pays de Québec." ⁽¹⁾ Est-

(¹) *Le Terroir*, oct. 1919, p. 50.

ce à dire que les écrivains du terroir ne tolèrent pas les autres formes littéraires ? que pour eux : "hors du terroir, point de littérature" soit un principe indiscuté ? Non, cet exclusivisme n'existe pas ou ne devrait pas exister. "On imagine difficilement que l'écrivain soit contraint d'obéir à un programme, de suivre une école, de marcher dans un sillon, et cela sous peine de se voir ignoré, méconnu, critiqué" dit avec raison "Madeleine" ;⁽¹⁾ que chacun aborde les formes d'art qu'il préfère ; quant aux littérateurs du terroir, ils aiment leur pays, leur village, leur maison et ne se lassent de les chanter. Comme autrefois Du Bellay, dans la nostalgie de l'éloignement, ils diraient volontiers :

Quand reverrai-je hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée ; et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage.
Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux...
Plus mon petit Liré que le mont Palatin ;
Et plus que l'air marin, la douceur angevine.

Mais quelles seront les conséquences de ces idées sur notre vie littéraire ? Vont-elles être un stimulant au progrès ou bien y trouverons-nous la stérilité de la suffisance satisfaite ? Voilà le problème que nous essaierons de résoudre.

Les productions du terroir, tout comme la doctrine qu'elles appliquent, ont dès l'abord séduit un grand nombre de lecteurs. La plupart des revues, nos grands périodiques, des conférenciers de talent, ont célébré à l'envi cette littérature savoureuse qui leur rappelait les candeurs de l'enfance. Voici par exemple une explosion d'enthousiasme échappée à la plume du Rév. Père Villeneuve, écrivain aussi délicat qu'élégant : "Nous avons lu son ravissant "Chez nous" qui s'en va depuis volant sur toutes les lèvres et qui aura l'effet de faire germer un genre nouveau pour nos auteurs, d'une richesse

(1) *Revue Moderne*, No 5, p. 7.

sans limite et inexploitée. Une émotion de surprise et d'attendrissement a comme saisi notre public littéraire jusque dans ses humbles rangs depuis qu'il a lu ces petits chefs-d'œuvre qui s'appellent, par exemple: *Le Poêle*, *l'Heure des Vaches*, *En grand'charrette*.⁽¹⁾ Et sans poser en prophète, le bienveillant critique entrevoit pour le genre un avenir plein de succès. "Au seul point de vue de l'esthétique, dit-il, ce genre est un mérite par lui-même. Il n'est pas invraisemblable que c'est lui, s'ils doivent jamais y entrer, qui ouvrira à ses auteurs, le temple de la gloire littéraire."⁽²⁾ Ces enthousiasmes ne témoignent-ils pas que le terroir est conforme à nos aspirations ? et ce seul fait ne semble-t-il pas lui promettre un avenir glorieux ? Oui, cette littérature qui peint la vie paysanne au Canada, comme "*Les Rapaillages*", "*Chez nous*" et les "*Propos Canadiens*", est en harmonie avec nos aspirations ; elle l'est puisqu'elle reflète notre caractère, nos mœurs, notre mentalité chrétienne. N'est-ce pas une leçon de catéchisme que nous donnent ces jolies pages qui disent si pieusement les joies du temps "où nous marchions au catéchisme", "où nous attendions la visite de Monsieur le Curé", "où nous chantions avec tant d'enthousiasme les cantiques de Noël" ? Quelques traits bien nets de la psychologie canadienne sont aussi notés dans ces pages sans prétentions ; nous y voyons nos paysans, âmes simples, tendres, pieuses, héros inconnus qui, chaque jour agrandissent le domaine de la civilisation, "font de la terre" suivant la superbe expression canadienne : âmes limpides où semble s'être réfugié un reste de la simplicité sublime des croyants d'autrefois. Parlant du goût littéraire, le Père Longhaye le définit : "Le sens délicat du vrai, du juste, du beau, du touchant" et, à la lumière de cette définition, il semble que la littérature indigène se manifestant par des œuvres comme "*Maria Chapdelaine*" s'impose au goût le plus exigeant.

(1) *Nouvelle-France*, 1916, p. 490.

(2) *Nouvelle-France*, 1916, p. 495.

Nous venons de mentionner ce beau livre de Louis Hémon, que nous souhaiterions être tout à fait nôtre ; mais il existe d'autres recueils qui feront longtemps encore le plaisir des délicats. Un charme profond et pur se dégage de " Chez nous " et de " Chez nos gens ". " La maison ", " La Grand'-Chambre " sont autant de petits poèmes touchants et réussis ; et la " Criée pour les âmes " résiste à l'épreuve de la comparaison avec le même tableau de " Maria Chapdelaine " ; quant à " La Patrie ", le morceau est sublime dans son exquise simplicité. Mêmes éloges aux jolies peintures des " Rapailages ", et comment prononcer sur la valeur comparée des deux ouvrages ? De très belles pages sont à glaner aussi dans d'autres productions du terroir. Mentionnons le délicieux volume de frère Marie-Victorin, les " Récits Laurentiens " ; cet artiste honore la littérature canadienne et montre d'une manière convaincante la valeur esthétique de l'observation, à beaucoup de nos écrivains.

Le régionalisme a déjà produit de belles œuvres ; il est encore et surtout un exercice littéraire excellent, et plusieurs fervents du terroir n'élèvent guère plus haut leurs prétentions : " Nous voudrions prouver que c'est une excellente discipline littéraire, dit Léo-Paul Desrosiers, qu'elle ne nous donnera pas du talent mais aidera à développer, à grandir celui que nous pourrions avoir... " (1) De plus le terroir achemine sûrement vers la personnalité. Et il fallait réagir contre notre tendance à calquer les livres d'Europe ; ne semblions-nous pas mettre en pratique le mot du héros de Coppée : " Qui pourrais-je imiter pour être original ? " Tout en atteignant à l'originalité, nos écrivains du terroir n'ont pas oublié non plus qu'ils écrivent d'abord pour nous, afin d'élever notre niveau intellectuel et de faire efficacement l'éducation artistique de notre peuple. " Chaque peuple écrit pour soi, non pour les autres, dit Charles ab der Halden. Quand bien même les livres canadiens ne franchiraient pas l'Atlantique,

(1) *Le Nationaliste*, fév. 1920.

il serait puéril de s'en chagriner "(1). A part sa valeur formatrice, le terroir devrait encore être encouragé à cause des matériaux qu'il accumule pour les travaux à venir. " Ce que nous demandons au Canada, dit encore Ab der Halden, ce n'est pas de nous donner des imitateurs plus ou moins adroits de nos poètes, mais de nous apporter quelque chose d'inconnu, un peu de l'air sain et vivifiant qui souffle sur les forêts et sur les lacs immenses, une note pas encore entendue et non pas de la littérature ",(2) et dans sa préface très modeste, l'auteur des " Choses qui s'en vont " le déclare aimablement. Un interlocuteur hypothétique y dit : " Vous vous prétendez inapte à faire œuvre littéraire ? Soit, faites œuvre canadienne, tout simplement... Ce sera au moins un travail intéressant à envoyer au Comité du Parler Français. Vous avez lu les contes canadiens du folklore américain ? Pourquoi ne pas écrire ainsi ? " Les petits tableaux comme celui qui suit, du même ouvrage, méritent d'être conservés ; ils fixent des scènes de mœurs pour les artistes futurs qui sauront peut-être enchâsser ce langage paysan et en relever la rusticité poétique. " Le cri : Marie ! graye le petit qu'on s'en aille, donnait le signal du départ. Alors, chacun des partants saluaient (*sic*) une à une toutes les personnes de la maisonnée. Bonsoir, Johnny, Céline; merci de vos honnêtetés ! A la revoyure ; Et ils recevaient invariablement la même réponse : Mais c'est à nous à vous remercier ; vous nous avez baré un beau coup de main et on vous a bien de l'obligation. L'on se séparait ainsi sans avoir décidé au juste à qui devaient revenir tous ces mercis sincères de part et d'autre.(3) On trouverait nombre de scènes plus belles encore et parfaitement écrites, chez le frère Victorin ; qu'on relise le " Renchaussage " dont on ne peut dire trop de bien. " Qui a lu un conte canadien les a tous lus ", déclarait, il y a quelques années, un critique français(4); les temps sont

(1) *Nouveaux essais de litt. can.*, p. 118.

(2) *Chs. Ab. der Halden*, p. 59.

(3) *Les choses qui s'en vont*, p. 146.

(4) *Ab der Halden, Nouv. essais*, p. 317.

changés et notre littérature s'est enrichie de notes non encore entendues et charmantes !

Comme le disait frère Gilles, dans sa Préface, le terroir, avec beaucoup plus d'art, remplit un rôle analogue au folklore américain. Personne ne prétendra que ces derniers récits à peine lisibles, sont littéraires ; et pourtant quelque chercheur heureux n'y pourrait-il pas découvrir un trésor ? L'Iliade et l'Odyssée ont eu des origines aussi modestes, dit-on ; ce sont les Homères qui les ont faites immortelles. L'accumulation de documents du terroir complètera en l'élargissant l'observation de chaque écrivain, et nous lui devons peut-être un premier chef-d'œuvre... tant désiré ! Serait-il permis d'emprunter au régionalisme français quelques lignes où paraît la richesse de ce genre familier ? Voici des strophes de Mireille ; elle ne sont que traduites, mais gardent quand même un souffle de fraîcheur : " Si quelque roi par hasard m'aimait, je m'en viendrais, moi, la reine, aux Baux, mon pauvre pays. Des Baux, je ferais ma capitale. Sur le rocher où il rampe aujourd'hui, je rebâtirais à neuf notre vieux château en ruines – j'y ajouterais une tourelle qui de sa pointe blanche atteindrait les étoiles. Et puis quand je voudrais un peu de soulas – au donjon de ma tourelle – sans couronne ni mantille, seule, avec mon prince, j'aimerais à monter. Seule, avec lui, ce serait je vous l'assure, chose plaisante et délicieuse que de perdre au loin la vue – de voir en plein mon gai royaume de Provence – tel qu'un clos d'oranger, devant moi s'épanouir ; et sa mer bleue mollement étendue sous ses collines et ses plaines et les grandes barques pavisées – cinglant à pleines voiles au pied du château d'If." ⁽¹⁾ Le genre qui a produit " Mireille ", " Chez nos gens ", " Les Rapailages ", " Les Récits Laurentiens ", " Par nos champs et nos rives " ... doit fleurir partout où le beau est encore distingué du conventionnel et du grotesque.

Si la littérature du terroir était toujours à ces hauteurs, tout homme de goût se déclarerait pour elle ; malheureuse-

(1) Chan. Lecigne, *Pèlerinages littéraires*, p. 127.

ment, il n'en est pas ainsi ; en dépit parfois d'une réclame exagérée et périlleuse pour la cause, certains livres n'ont rencontré qu'une froideur justifiée. Est-ce parce que la matière n'a pas été assez renouvelée ? Ne restait-il que des glanures après les jolis travaux de Monsieur Adjutor Rivard et de l'abbé Groulx ? Les choses de chez nous, nous avaient-elles toutes été montrées ? Non, sans doute ; mais les auteurs n'ont fait très souvent depuis que transcrire en style médiocre les idées de ces découvreurs ; " toujours les mêmes récits historiques stéréotypés, sans vie comme sans couleur, la même demi-douzaine de petits pastels à la purée d'épinards et à la neige "(1) Il restait, il reste encore pourtant à peindre les caractères de nos gens ; nous possédons déjà quelques tableaux de mœurs, et le livre du frère Victorin, parmi tant d'autres, contient d'heureux croquis ; mais l'âme canadienne attend encore les artistes qui noteront définitivement ses tendances, ses goûts, ses convictions. Serait-ce parce que nous sommes " trop près d'elle " que l'âme du canadien-français nous a échappé ? Pour voir un ensemble d'un seul coup d'œil, il faut l'éloignement ; et il est peut-être intéressant de remarquer que " les seuls écrivains français qui aient réussi le genre régionaliste assez bien pour le faire lire à Paris, sont des Parisiens : Georges Sand, Daudet, Flaubert, Maupassant, Bazin et le reste. "(2)

Une certaine monotonie s'attache donc au terroir ; sa mauvaise fortune a voulu encore que nombre de ses défenseurs ne fussent pas écrivains. Une thèse littéraire n'est pas soutenue uniquement à coups de convictions profondes, de bonne volonté ou d'audace ; quelle autorité peut avoir un critique qui manque aux lois élémentaires de la composition, même à celles de la syntaxe ? Les adversaires du terroir n'ont pas une rhétorique plus convaincante ; mais peut-être quelques-uns jettent-ils plus habilement le sarcasme et l'injure et restent-ils en meilleure harmonie avec la grammaire. Les chefs

(1) Olivar Asselin, *Revue Moderne*, No 5, p. 14.

(2) Olivar Asselin, *Revue Moderne*, No 5, p. 16.

de l'école du terroir, " les pontifes de l'heure des vaches ", comme dit l'autre, sont probablement nos meilleures plumes et ce n'est pas eux évidemment que visent ces remarques ; mais il est des recrues indisciplinées qui combattent trop à découvert, s'exposent à plaisir et compromettent la cause qu'ils veulent servir.

Faut-il aussi reprocher au terroir les termes de " nos gens " qu'il emploie abondamment ? Ces termes doivent-ils être bannis de notre littérature ou doit-on leur donner la large place ? La question est grosse de conséquences ; d'abord, si nous sommes une colonie littéraire, et si nos littérateurs sont des écrivains français des rives du Saint-Laurent, le doute n'existe pas, il faut écrire le français de France, le seul français des bons écrivains de là-bas. Mais nous ne voulons pas être des colons littéraires, puisque nous semblons convaincus de la nécessité d'une littérature nationale ; et d'ailleurs, les René Bazin, les Jean Aicard et tant d'autres, emploient ces expressions du cru mais serties " dans un écrin si pur, il est vrai, qu'il semble communiquer de sa pureté au joyau parfois terni qu'il renferme. " (1) Alors, pourquoi ne pas faire œuvre d'art de nos termes canadiens, de nos expressions pleines de sens et de couleur locale ? Quelques Français eux-mêmes nous reconnaissent ce droit : " Quand bien même les Canadiens introduiraient certains idiotismes, nous ne saurions les en blâmer, dit Charles ab der Halden ; les Grecs de Sicile n'écrivaient point comme les Grecs d'Athènes ; ils étaient bien éloignés des métropoles continentales. Et cependant, ils ont produit des chefs-d'œuvre. " (2) ; et il est indéniable qu'il nous appartient de trouver un nom pour les choses de chez nous qui n'existent pas ailleurs ; ne serait-il pas en effet ridicule d'en envoyer la description en France pour qu'elles y soient étiquetées à notre usage ? Et Monsieur Adjutor Rivard a évidemment raison lorsqu'il dit que " le parler franco-canadien a le droit de fournir au vocabulaire de chez nous ces

(1) Abbé E. Chartier, *Pages de combat*, p. 273.

(2) Ab der Halden, I, p. 117.

mots qui disent le mieux les choses de chez nous". Il va plus loin, il érige en principe que "de deux expressions pour désigner une même chose, l'une, forgée par le lettré, l'autre, par le peuple, la dernière sera toujours la meilleure. Le mot, cet objet d'art, ne peut être un produit de laboratoire". Le savant philologue indique ensuite une série d'expressions que les littérateurs canadiens pourraient conserver : à la brunante, clair d'étoiles, sauter les rapides, pagée de clôture, brimbale d'un puits, ceinture fléchée... et le lexique canadien-français en donnera bientôt le catalogue complet. Doit-on s'aventurer plus loin que ces arbitres du bon langage ? Notre autonomie littéraire nous y autorise peut-être, mais il est à craindre que notre langue s'écarte prématurément et trop profondément du français. Sommes-nous assez forts pour soutenir seuls le combat contre l'anglais envahisseur ? Que de fois n'avons-nous pas frémi sous l'injure qui nous accusait de parler patois!... Et qu'arrivera-t-il si nous appliquons à la légère des théories qui peuvent excuser notre paresse et qu'il est si facile de porter à l'excès ? Déjà des pages de certains écrivains du terroir seraient incomprises des Européens ; leur sens échappe même aux canadiens non initiés ; Voici quelques lignes de ce français parodié : "Ils se marièrent, sans faire trop de tra la la ; une petite noce de canton : une poignée de monde de l'entourage. Ils reçurent les noceux avec du jus de gadelle décoré du nom de vin pour la circonstance. Ils soupirent, chantèrent, dansèrent, réveillonnèrent, et passèrent toute la fine nuit sur le carreau."... Ce langage, est-il d'un seul village canadien ? et s'il en était, faudrait-il batailler si rudement pour en conserver la saveur ? Que ceux qui n'ont pas rougi de la capitulation du français devant l'anglais, lors de la discussion de la paix, portent à l'extrême leur théorie, ils en ont le droit ; quant aux autres dont le patriotisme s'est indigné, qu'ils reconnaissent que le français de France insulté est aussi le leur, celui qu'ils veulent toujours parler, celui que nous voulons écrire de mieux en mieux. Et pourquoi ne pas laisser à Ladébauche et à son pastiche le

Père Nézyme ces choquantes façons de parler ? Au moins, ces personnages ne font pas œuvre littéraire; et souhaitons que les "enfants" qui les lisent, en oublient les horreurs.

Le terroir souffre encore des autres maux de notre littérature : le sens artistique manque parfois à nos écrivains, mais la connaissance exacte de notre pays leur fait encore plus défaut ; le frère Victorin l'a fait souvent remarquer; et son exemple prouve qu'un charme incomparable s'ajoute aux descriptions lorsque les notations précises fournies par une étude raisonnable de la botanique et des autres sciences naturelles y interviennent. S'il est un défaut à reprocher à Louis Hémon, dans *Maria Chapdelaine*, c'est cette indifférence au décor canadien que déplore avec raison Monsieur Louvigny de Montigny. Louis Dantin, dans sa préface des œuvres de Nelligan, regrette aussi que le malheureux poète de génie n'ait pas mieux connu son pays. "Nous pouvons enchâsser dans des vers flambants neufs le frisson de nos glaces, le calme de nos lacs immenses, la gaieté blanche de nos foyers. . . Je ne prêche pas ici le patriotisme, dit-il, je parle au point de vue purement littéraire, et je crois qu'en négligeant les sources d'inspiration nationale, nos auteurs se ferment le chemin de l'originalité vraie et complète." (1) Oui, sans doute, cette connaissance du pays est l'un des plus sûrs procédés d'originalité, et la mention d'une fleur, d'un oiseau, d'un arbre caractéristiques comporte plus de signification précise que des pages entières de descriptions vagues. "Nous avons beau faire, dit Brunetière, on ne s'écartera jamais impunément de l'imitation de la nature" (2) et si pour imiter, il faut d'abord connaître, il faut donc aussi étudier ; souhaitons que la génération qui suivra la nôtre ne rencontre plus dans nos livres ces ornements étranges imposés à notre nature : bruyères fleuries, ajonc, senteur des humbles violettes, rossignols. . . et tant d'autres. Le frère Victorin nous promet une "Laurentie en fleurs"; que ce livre dont plusieurs pages poétiques sont déjà

(1) Préf. des Œuvres de Nelligan, p. XIV.

(2) Brun., *Poésie lyrique*, p. 257.

connues ruine à tout jamais la fortune facile des descriptions plaquées.

Il est possible d'ajouter d'autres griefs contre le terroir. Ne développe-t-il pas outre mesure l'esprit de clocher ? Les choses de chez nous, touchantes et belles, émeuvent, attendrissent, mais à part ce monde intime, l'autre monde existe. Les hymnes au berceau et à la tombe ne doivent pas être les seuls chants que nous entonnions ; nous tenons à cœur d'être remueurs d'idées et de faire bénéficier l'humanité entière de nos travaux, sans oublier pourtant notre premier devoir : nous perfectionner nous-mêmes et monter tous les jours vers l'idéal. Si nous n'y prenions garde, il arriverait qu'à force de nous attendrir sur les choses qui s'en vont, nous oublierions que le siècle progresse et que nous devons progresser avec lui. " D'autres promènent le flambeau, ouvrant des avenues nouvelles à l'activité humaine, disait M. Pascal Poirier au Congrès de la Langue française, tandis que nous nous attardons aux portes des cimetières, tournés vers le passé qui nous hypnotise, et nous regardons dormir les grands morts glorieux de notre histoire, nous berçant de l'illusion que c'est là tout ce que nous avons à faire pour devenir grands et glorieux comme eux ".⁽¹⁾ L'épithète d'arriérés nous a parfois été jetée au visage ; ne la méritons pas ; nos universités rivalisent avec les grandes institutions des deux continents ; la lutte pour le progrès nous est ouverte, entrons-y courageusement et soyons au premier rang dans les arts, dans les sciences et dans les lettres.

Les sources d'inspiration du terroir ne sont-elles pas encore insuffisantes ? Pour atteindre à la perfection littéraire, avons-nous chez nous tous les éléments nécessaires ? Non ; il nous faut l'aide de la mère patrie intellectuelle, la France. Un de nos conférenciers les plus distingués, nous conseille d'étudier surtout les auteurs du XVII^e siècle, entre autres raisons pour celle-ci, c'est qu'ils sont les plus " canadiens " des auteurs

(1) Compte-rendu du Congrès de la L. f., p. 280.

français. Le conférencier a raison grandement, mais la négligence systématique de la littérature contemporaine nous serait tout à fait désastreuse. Les langues sont des organismes qui évoluent à travers les âges et nous réclavons l'honneur de contribuer pour notre part au développement de notre belle langue française ; ne s'ensuit-il pas que nous devons tenir compte du travail effectué depuis deux siècles ? Bien téméraire celui qui prétendrait que le français s'est perfectionné à tous égards, mais il est insoutenable d'affirmer que la langue d'aujourd'hui n'est pas mieux en harmonie avec la marche des idées. " Sur le sol en apparence épuisé de la vieille Europe, en France surtout, dit M. l'abbé Chartier, s'épanouissait une végétation du plus en plus luxuriante (pendant que nous attendions l'éclosion des fleurs) ; là, la prose s'affinait chaque jour et s'adaptait tour à tour au tempérament raisonnable de son XVII^e siècle, à l'allure spirituelle de son XVIII^e, aux tendances artistiques de son XIX^e." (1) Profitons donc de l'expérience acquise ; lisons les livres et les revues d'Europe, c'est une nourriture nécessaire ; et Monsieur Bourassa le proclamait hautement au Congrès du Parler Français : " Le deuxième élément nécessaire à la conservation de la langue, disait-il, c'est de l'alimenter sans cesse à la source d'où elle provient, à la seule source où elle puisse entretenir sa vitalité et sa pureté, c'est-à-dire en France. Qu'on me permette simplement, ajouta l'orateur, de toucher en passant à la question souvent agitée du danger que nous courons pour notre foi et notre moralité à cause du dévergondage de la littérature contemporaine. A cette crainte, je ferai une première objection... c'est que, si, par crainte du poison on cesse de se nourrir, on meurt de faim, ce qui est une façon aussi sûre que l'autre d'aller au cimetière. D'ailleurs, si, dans la littérature française contemporaine, le poison n'est pas ménagé, est-il nécessaire d'ajouter que le contrepoison surabonde ?" (2) Le problème semble donc résolu : il faut

(1) Abbé Chartier, *Pages de combat*, p. 242.

(2) Compte-rendu du Congrès, p. 378.

suivre le mouvement littéraire français ; soyons en garde contre le poison, mais nourrissons-nous des purs produits que la France offre sans mesure à l'humanité entière.

Enfin il serait à propos de reprocher à nos écrivains, à quelques-uns du terroir en particulier, de négliger trop le style. La forme, a-t-on dit, rend les œuvres immortelles ; et les beautés de notre littérature ne seront goûtées que présentées dans un style impeccable. Que nos écrivains soient plus artistes ; qu'ils poursuivent le mot pittoresque, l'image neuve, le rythme parfait ; qu'ils écrivent toujours la prose correcte et limpide, et peut-être parviendront-ils aux beautés de la prose d'art. Lorsque gravement un critique déclare : " La littérature ne vaut que par son inspiration ; elle n'a de prix que par les idées qu'elle met en lumière. Elle n'est digne de ce nom qu'autant qu'elle contribue à l'éducation collective..."⁽¹⁾, nous admettons la part de vérité de la pensée de l'auteur, mais elle ne semble pas en harmonie avec les principes qu'enseignent tous les maîtres ; " Quand donc un sujet est-il littéraire ? demande le Père Longhaye ; quand procédant de toutes les facultés ensemble, il commence par les atteindre toutes, " ⁽²⁾ non seulement l'intelligence, mais encore la sensibilité et les facultés esthétiques en général.

Comme conclusion à cette causerie, nous admettrons qu'il semble impossible de se déclarer nettement pour ou contre le terroir. D'ailleurs, l'alternative aurait-elle un sens ? Peut-on se déclarer catégoriquement pour la tragédie contre la comédie ? pour l'histoire contre le roman ? pour le classicisme contre le romantisme ? pour la prose contre la poésie ? Non ; il serait ridicule de méconnaître les défauts du terroir comme aussi sa grande valeur artistique ; par ses richesses, il nous attire ; et il nous met justement en garde par ses imperfections. Pourtant l'attitude de l'âne de Buridan est stupide et ne nous convient pas ; au contraire, demandons au terroir tous les biens dont il peut nous enrichir et puisons tou-

(1) L. Bérard, *Le Droit*, fév. 1920.

(2) P. Longhaye, *Théorie des Belles-Lettres*, p. 16.

jours sans scrupule dans le trésor de la littérature mondiale, surtout de la littérature française.

Et que notre littérature soit toujours pour nous un stimulant efficace vers le progrès. " Un poète n'est pas plus utile à l'État qu'un joueur de quilles " disait autrefois Malherbe ; que cela ne soit pas vrai chez nous. Préférons plutôt réaliser le rêve de Victor Hugo pour qui l'écrivain, le Mage, était une puissance capable de transformer et de révolutionner le monde, et que cette force nous conduise plus haut vers notre idéal providentiel.

Que les écrivains du terroir produisent sans cesse, leur œuvre est excellente ; mais qu'ils soient avertis qu'ils rencontreront des adversaires de bonne foi, et d'autres aussi qui en voudront moins à leurs doctrines littéraires qu'à la sincérité de leurs croyances chrétiennes, car littérature nationale et littérature chrétienne sont deux termes qui s'appellent et se complètent chez nous ; puissent-ils à jamais rester unis, pour le plus grand bien de la race française au Canada.

F. ROBERT.